

—Mais pardon, cher ami, je ne vous ai pas présenté à M. et mademoiselle Herzog...

—J'ai déjà eu l'honneur de rencontrer mademoiselle chez madame Desvarenes, dit Maréchal en s'inclinant devant la jeune fille, sans paraître remarquer le père.

—Vous alliez à la villa ? reprit Savinien : nous aussi. Mais comment se porte ma tante ? Quand l'avez-vous quittée ?

—Je ne l'ai pas quittée.

—Vous dites ?

—Je dis qu'elle est ici.

Savinien laissa tomber ses bras le long de son corps avec un découragement profond, destiné à rendre l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de comprendre ce qui se passait. Puis, avec une voix de fausset :

—Ma tante ! A Nice ? Promenade des Anglais ! Voilà qui est plus fort que le téléphone et le phonographe ! Vous me diriez que le Panthéon est venu élire domicile au bord du Faillon, par une belle nuit, que je ne serais pas plus étonné ! Je croyais la patronne aussi solidement enracinée à Paris que le monument consacré à toutes nos gloires ! Mais, dites-moi, à quel propos ce voyage ?

—Une fantaisie.

—Qui s'est manifestée ?

—Hier matin à déjeuner. Pierre Delarue qui va terminer ses affaires en Algérie, pour se fixer définitivement en France était venu faire ses adieux à madame Desvarenes. On a apporté à celle-ci une lettre de la princesse. Elle s'est mise à la lire, puis, tout à coup, s'arrêtant brusquement, elle s'est écrié :

—Cayrol et sa femme sont à Nice depuis deux jours !

Pierre et moi, nous étions étonnés de l'accent avec lequel elle avait dit ces mots. Elle est restée un instant absorbé dans une profonde méditation, puis elle a dit à Pierre :

—Tu pars ce soir pour Marseille ? Eh bien ! je partirai avec toi. Tu m'accompagneras jusqu'à Nice.

Et, se tournant de mon côté, elle ajouta :

—Maréchal, faites votre valise, je vous emmène.

Tout en parlant on était arrivé, à travers le jardin, jusqu'au perron de la villa.

—Rien de plus facile à expliquer que ce départ, dit simplement mademoiselle Herzog. En apprenant que M. et madame Cayrol étaient à Nice auprès de la princesse, madame Desvarenes a senti plus vivement la solitude dans laquelle elle se trouvait à Paris. Elle a eu le désir de passer quelques jours en famille, et elle est partie.

Herzog écoutait attentivement, et semblait chercher la corrélation qui devait exister entre cette arrivée des Cayrol et ce départ de madame Desvarenes.

—Le plus clair de tout ceci, s'écria Savinien, c'est que voilà Maréchal en villégiature. Ah ça ! mais Dieu me pardonne, ils sont encore à table, ajouta-t-il en entrant dans le salon, par les larges portes duquel arrivaient confusément un murmure de voix et un bruit de vaisselle agitée.

—Eh bien ! attendons les : nous sommes en agréable compagnie, dit Herzog en se tournant vers Maréchal, qui lui répondit par un salut froid.

—Qu'est-ce que vous pourrez bien faire ici, mon brave Maréchal ? reprit Savinien. Vous allez vous ennuyer.

—Pourquoi donc ? Une fois par hasard je veux me donner du bon temps. Je vais mener la haute vie ! Vous m'apprendrez, monsieur Savinien : ça ne doit pas être difficile. Il doit suffire de porter des vestons tourterelle, comme vous, un gardénia à la boutonnière, comme M. Le Brède, des bandeaux frisés, comme M. du Tremblay, et d'attaquer la banque de Monaco...

—Comme tous ces messieurs, termina Suzanne gaiement. Vous êtes donc joueur ?

—Je n'ai jamais touché une carte.

—Mais alors, vous devriez avoir une chance énorme ! s'écria la jeune fille.

Herzog s'était rapproché :

—Voulez-vous que je vous commandite ? dit-il à Maréchal : nous partagerons les bénéfices.

—Trop bon ! répliqua sèchement Maréchal, en se détournant.

Décidément il ne pouvait s'habituer aux doucereuses familiarités d'Herzog. Et il y avait, dans l'attitude du financier, un je ne sais quoi qui lui déplaisait souverainement. Il lui trouvait un air de police correctionnelle. Suzanne, par contre, l'intéressait beaucoup. La jeune fille, simple, vive et toute franche, l'attirait. Il aimait à causer avec elle, et, à différentes reprises, il lui avait, chez madame Desvarenes, servi de cavalier. De là entre eux une certaine intimité qui n'avait jamais pu s'étendre au père.

Herzog avait cette faculté, précieuse pour lui, de ne jamais paraître blessé de ce qu'on lui faisait entendre. Il prit familièrement le bras de Savinien :

—Avez-vous remarqué, lui dit-il, que depuis quelques jours le cher prince a l'air préoccupé ?

—On l'aurait à moins, répondit Savinien. Il est fort en déveine, le cher prince, et sa femme, ma charmante cousine, a beau être riche, si ça va comme ça, ça n'ira pas longtemps comme ça !

Les deux hommes remontèrent vers la fenêtre.

Suzanne vint à Maréchal. Elle avait pris son air grave. Celui-ci la regardait s'avancer, pressentant ce qu'elle allait lui dire, et gêné d'avoir à mentir, s'il ne voulait l'affliger par une franchise brutale :

—Monsieur Maréchal, commença-t-elle, pourquoi êtes-vous toujours compassé et froid avec mon père ?

—Mon Dieu, mademoiselle, il y a entre M. Herzog et moi une grande distance. Je me tiens à ma place, voilà tout.

La jeune fille hochait mélancoliquement la tête :

—Ce n'est pas cela, car vous êtes aimable et même empressé auprès de moi...

—Vous êtes femme, et la moindre politesse...

—Non ! Mon père a dû vous froisser, sans le vouloir, car il est excellent. Je l'ai interrogé, il n'a pas paru savoir ce que je voulais lui dire. Mais mes questions ont attiré son attention sur vous. Il vous tient pour un homme tout à fait capable, et il serait heureux de vous voir prendre une situation plus en rapport avec votre mérite. Vous savez que M. Cayrol et mon père viennent de créer une immense affaire... ?

—Le *Crédit Européen* ?

—Oui. Il y aura des comptoirs dans tous les grands centres commerciaux de l'Europe. Voulez-vous la direction d'un de ces comptoirs ?

—Moi, mademoiselle ? s'écria Maréchal étonné et se demandant déjà quel intérêt Herzog pouvait avoir à lui faire quitter la maison Desvarenes.

—L'entreprise est colossale, poursuivit Suzanne ; elle m'effraie par instants. Est-il donc nécessaire d'être si riche ? Moi, je voudrais que mon père se retirât de ces énormes spéculations dans lesquelles il se jette à corps perdu. Je suis fort simple, et, au fond, j'ai les goûts et les timidités d'une bourgeoise. Ce grand manquement de fonds me fait peur. Mon père veut me faire une fortune immense, dit-il. Tout ce qu'il entreprend c'est pour moi, je le sais. Vainement, je fais tous mes efforts pour l'en empêcher. Il me semble qu'il court un grand danger. Voilà pourquoi je m'adresse à vous. Je suis très superstitieuse, et je me figure que, si vous étiez avec nous cela porterait chance.

Suzanne, en parlant ainsi, s'était penchée vers Maréchal. Son visage reflétait la gravité de ses pensées. Ses beaux yeux imploraient. Le jeune homme se demanda comment cette enfant si charmante avait pu naître de l'affreux Herzog.

—Croyez que je suis profondément touché, mademoiselle, de la faveur que vous voulez me faire, dit-il avec émotion. Je la dois uniquement, je le sens, à votre bienveillance, mais je ne m'appartiens pas. Je suis attaché à madame Desvarenes par des liens plus forts que ceux de l'intérêt, ceux de la reconnaissance.